

Le Point du Jour

Les journées de l'E.C.F., avant, pendant, après

APÉRIODIQUE — 3 FÉVRIER 2011 — N°23

OÙ EN SOMMES-NOUS?

question d'école
LACAN
et l'intranquillité
du psychanalyste

samedi 5 février 2011 | 9h30 | 18h
Maison de la Chimie | 28 rue Saint Dominique 75007 Paris
Inscriptions – www.causefreudienne.org

Ecole de la Cause freudienne
Association de psychanalystes reconnue d'utilité publique
1 rue Harcourt 75006 Paris

Dernier Point du jour avant notre premier rendez-vous de l'année. Le programme du 5 février, en page 2, annonce des contributions ouvertes au débat.

En publiant les textes qui lui sont parvenus, Le point du jour a donné l'écho du thème proposé. La référence à une lecture de Lacan est constante, nous montrant les ressources d'interprétation qu'il provoque. Le néologisme « intranquillité » a donné du fil à retordre, sans déflorer l'intérêt du débat que nous aurons samedi. Sa fonction de remue-méninges permet déjà de dire que le psychanalyste Jacques Lacan ne nous laisse pas tranquille et qu'il attendait de son École qu'elle ne soit pas le refuge des suffisances, ouvrant l'espace pour qu'advienne un psychanalyste curieux des effets de savoir que produit l'expérience de l'inconscient.

La passe en est la pointe, comme nous le démontreront les AE à différents moments de la Journée.

A samedi!

Jean-Daniel Matet



Inscriptions à Question d'École – 5 février 2011 – Maison de la Chimie

28 bis, rue Saint Dominique 75007 Paris – Accueil à partir de 8h30

ATTENTION!

**Les inscriptions en ligne seront prises en compte jusqu'au jeudi 3 février à minuit .
Les inscriptions pourront sur place.**

Les inscriptions se font sur le site www.causefreudienne.net . Les affiches ont aussi été adressées par voie électronique aux inscrits de la liste ecf-messenger.

AU SOMMAIRE DU LPDJ N°21

LE PROGRAMME DU 5	p. 2
Laura Sokolowsky La menace de l'homo psychologicus	p. 3
Catherine Stef Restes oubliés	p. 3
Josette Amirault-Grospas I talk to walk	p. 4-5
Solenne Albert Le point de rendez-vous du psychanalyste	p. 6
La Maison de la Chimie nous accueille	p. 7
Bulletin d'inscription pour le 5 février	p. 8

LE PROGRAMME DE LA JOURNÉE DU 5 FÉVRIER LACAN ET L'INTRANQUILLITÉ DU PSYCHANALYSTE

QUESTION D'ÉCOLE

5 février 2011

Lacan et l'intranquillité du psychanalyste

9h30 – 10h

Introduction

JD Matet – P. Naveau

10h-10h40

Présidence : Carole Dewambrechies-La Sagna

La critique du psychanalyste par Lacan, Serge Cottet

10h40-11h10

Présidence : Catherine Lazarus-Matet

Témoignage d'un AE, Guy Briole

11h10-11h30 Pause

11h30-13h

Présidence : Lilia Mahjoub

De la nomination au show : quelle place aujourd'hui pour un analyste de l'École ?

Sonia Chiriaco, Angelina Harari, Patrick Monribot, Laure Naveau, Esthela Solano-Suarez

15h-16h

Présidence : Éric Laurent

Place des jeunes analystes dans l'École de Lacan

Rodolphe Adam, Carolina Koretzky, Patrick Lambouley, Anaëlle Lebovits-Quehenenn, Caroline Pauthe-

Leduc

16h-17h

Présidence : Alexandre Stevens

L'intranquillité convient-elle au psychanalyste ?

Patricia Bosquin, Miquel Bassols, Jean-Pierre Deffieux, Hugo Freda

17h-18h

Présidence : Agnès Aflalo

Ce que Lacan attendait de son École

Pierre-Gilles Gueguen, Anne Lysy, Leonardo Gorostiza, Rose-Paule Vinciguerra

" En 1951, dans une intervention sur le transfert, Lacan dénonça les dangers à venir de la chosification de l'humain. Il soulignait que Freud avait endossé la responsabilité historique de montrer qu'il existe des maladies qui parlent et qu'il avait fait entendre la vérité de ce que ces maladies disent.

Néanmoins, cette vérité suscite une crainte profonde chez les psychanalystes eux-mêmes. Leur mouvement de crainte peut les conduire à chercher refuge dans la psychologie. Lacan prévoyait que l'émergence de l'*homo psychologicus* serait extrêmement menaçante, qu'elle pourrait entraîner des méfaits pires que ceux du scientisme physicien. Surtout, il insistait sur la fascination que la fabrication de ce nouvel être suscitera.

Etant donnée la justesse de cette prédiction, il ne paraît pas incongru d'interroger, à nouveaux frais, les ressorts de cette fascination collective et les moyens de s'en

déprendre. Nous pourrions dire que la tranquillité serait le nom de ce refuge, de cette fuite, de cette aversion. Or pourquoi la vérité de ce que les malades disent suscite-t-elle ce mouvement de crainte et de fuite ? Qui a-t-il de si difficile à supporter pour les psychanalystes eux-mêmes ?

Lacan nous a montré que ce que ces malades disent se rapporte, en dernier ressort, à l'inexistence d'un rapport entre les sexes. La fabrication, par la psychologie actuelle, d'un nouvel être serait ainsi l'expression d'une résistance acharnée à la vérité du non-rapport sexuel.

C'est la raison pour laquelle l'analyse a des conséquences à la fois singulières et collectives, subjectives et politiques. Il s'agit de ne pas reculer sur le chemin de cette orientation vers le réel. La responsabilité transmise par Freud échoit, par conséquent, à chacun d'entre nous".

Restes oubliés – Catherine Stef

Le thème du premier congrès européen de psychanalyse, *La Santé mentale existe-t-elle*, associé à celui de la prochaine journée de l'ECF, *L'intranquillité du psychanalyste*, fait heureusement résonner ce qui est en cause dans la psychanalyse lacanienne..

Ce *quelque chose* fait objection à une certaine *apathie* ambiante.

Bien-être, calme, impassibilité, indifférence, neutralité, quiétude..... sont des synonymes du terme *apathie*.

Ce sont des signifiants à l'œuvre dans le champ de la santé mentale, avec son horizon du *bien-être*, associés à une méconnaissance, un refus de savoir, de prendre en compte une particularité essentielle de la condition humaine : le fait de parler, sa condition de *parlêtre*. Autre chose que le bien-être est en cause lorsqu'on s'adresse à un psychanalyste : malaise, agitation, embarras, désarroi, angoisse, inhibition, symptôme....

Autre chose est en cause dans ce qui produit un psychanalyste, dans ce qui produit *du psychanalyste* : désir, vérité, jouissance, savoir....

Qu'il y ait *une Autre scène*, suppose qu'il y a un savoir dans le réel, et suppose un sujet à ce savoir, mais suppose d'abord d'accueillir le réel. Pour que du réel puisse advenir, et surgir sur cette scène, il est nécessaire que la subjectivité du psychanalyste soit hors champ. Que du psychanalyste comme sujet, il ne subsiste rien, enfin *pas grand-chose*, et qu'il analyse ce *pas grand-chose* qui reste, encore....

C'est un travail incessant, une ligne de conduite, une éthique, presque une ascèse...où la jouissance n'est pas exclue, il vaut mieux, cela aussi, le savoir.

Ca ne va pas de soi.

Il y a plusieurs ordres de choses, ou d'évènements, qui peuvent surgir, et ramener la subjectivité du psychanalyste sur cette scène, subjectivité atopique, et comme telle cause d'angoisse, d'intranquillité :

- Un intérêt trop marqué pour l'autre, quand empathie, compassion, charité prennent les commandes au lieu de la dose de détachement requis : *souci thérapeutique*.

-Un objet, une pensée peuvent s'immiscer, et manifester une autre présence qui détourne l'attention, dite flottante, en fait appliquée à défaire le sens, en une sorte de réglage phonématique sur la voix, comme pur phénomène acoustique : entendre la lettre, entendre à la lettre, plutôt qu'écouter une histoire. Ces irruptions de sens, (j'ouis sens), se produisent au début de la pratique, quelque fois bien après, comme une résurgence. L'espace du cabinet, le lieu de la séance, ce lieu qui ne doit pas parler, qui doit rester *neutre*, est un espace, un *ne s'passe*, pas sans menus *évènements de sens*.

-L'acte du psychanalyste ne convoque pas celui de l'acteur : il ne s'agit ni de monter sur une scène, acting-out, ni de se jeter hors de la scène, passage à l'acte. Il s'agit de maintenir la possibilité d'une autre scène, où peuvent résonner les dits de l'analysant, et la présence de l'analyste. Ce dispositif peut être *troué*, *traversé*, par l'acte de l'analyste, mais peut être aussi, *troué* par ces interférences : pulsion, écho dans le corps d'un *dire*, ou angoisse, de ces restes qui avaient été déposés, incidemment, en rupture avec la parole usuelle, la parlote, le blabla, oubliés .

« *I walk the talk* ». Quelques jours après ma dernière séance d'analyse, je passai devant l'écran d'un téléviseur en marche et mon oreille fut accrochée par ces quelques mots prononcés par un député européenne. « Comme disent les anglais, « *we walk the talk* », signifiant par ces termes que son groupe ne se contentait pas de parler mais mettait ses paroles en acte. Cette expression me frappa car elle fit mouche sur la fin de mon analyse. Je pensai que « *To walk the talk* », je l'avais dit, en acte, dans un moment inaugural et que cela se déployait depuis lors.

I walk my talk. Cela m'était possible, cela s'imposait même, depuis que, dans le mouvement même de la chute du Sujet Supposé savoir, j'avais été délogée de la place que j'occupais dans le fantasme. Pouvoir être seule, de la solitude propre au sujet, au parlêtre, propre à l'analyste, c'était ne plus être lâche.

I walk my talk. Je peux dire tout aussi bien, « *I walk the talk* », « *the* », dans le sens de ce qui est dit, par moi-même, et dans le sens de ce qui est dit, par Lacan. Les deux sont liés : *I walk the talk* de Lacan par l'opération de « l'acte tout court (qui) a lieu d'un dire et dont il change le sujet ». A partir de là, cela se démontre et se déploie. C'est ce que la formation de l'analyste permet.

«*To walk the talk* ». Nos amis anglophones ont l'art de la contraction. « Ce n'est acte de marcher qu'à ça ne dise pas seulement « ça marche » ou « marchons », mais que ça fasse que « j'y arrive » se vérifie en lui. Cette phrase m'accompagna pendant la fin de mon analyse. Je voulais que « j'y arrive » se vérifie dans l'acte, mais je ne savais pas quelle forme cela prendrait. Je ne le sus que dans l'après-coup.

Quelques années auparavant, après un acte manqué qui me fit donner à l'analyste un billet en trop, je m'étais demandé en séance « Mais jusqu'où irais-je donc ? Combien irais-je jusqu'à vous donner ? » Depuis toujours, ma dépendance de l'Autre était dissimulée sous une apparente indépendance. Dévoiler mon assujettissement, révéler la demande, était pour moi lié à un danger d'abandon certain. Jamais je n'avais donc dit ces paroles banales: « J'ai besoin de toi ». Jamais non plus l'opposé : « Je n'ai pas besoin de toi », l'Autre aurait pu en mourir de chagrin. Or, ce jour là, en sortant de la dernière séance, déjà de l'autre côté de la porte encore entrouverte, j'énonçai:
-« Je voudrais vous dire quelque chose que je n'ai

jamais dit ». Expression perplexe de l'analyste.
- « Je n'ai plus besoin de vous ». Il sourit.
Arrivée en bas :
- « Ah ! » - j'avais oublié de payer ma séance ! Vite, je remontai. L'analyste atteignait son bureau dont le patient suivant venait de passer la porte. Je lui tendis les billets. Il chuchota quelques mots que je ne saisis pas. Je repartis en regrettant de n'avoir pas compris.

Pourquoi cet oubli du paiement ? Soudain, la réponse surgit : Je n'avais plus besoin de lui ! Je revis l'analyste parler dans l'entrebâillement de la porte et réalisai alors que ses derniers mots avaient été ceux-là mêmes : « Vous n'avez plus besoin de moi ».

I walk the talk. S'il m'arrive de flancher, nul n'en est à l'abri - comme le disait Jacques Alain Miller, à Paris, en 1997, en réponse à la question : « Pourquoi l'Ecole respire mal ? », « Nous sommes tous des malheureux aux prises avec un réel dont la puissance les déborde et les entraîne », il y a le contrôle, le travail, qui maintiennent celui qui s'y soumet dans sa position d'analysant et d'analyste, à l'écoute donc, de la singularité de celui qui s'adresse à lui, prêt à la surprise,

Qu'est-ce que la tranquillité?

I walk my talk, I walk the talk. Cela ne correspond pas tout à fait à la définition de la tranquillité que donnent les dictionnaires : *Béat, dormant, égal, gentil, immobile, indifférent, insouciant, mort, olympien, établi, sage, serein (à la fois pur et calme), pénard, pépère, plan-plan*.

La tranquillité est illustrée par quelques exemples : « Une retraite paisible », « D'un pas tranquille et lent, comme les bœufs ». Lacan n'attendait pas, pour son Ecole, des bœufs. La tranquillité, trouve-t-on encore dans le dictionnaire, « se trouve dans un lieu où règnent des conditions relativement stables, ou se manifeste un ordre et un équilibre qui ne sont affectés par aucun changement, mouvement, bruit soudain ou radical ». Si certaines conditions stables règnent en effet dans le cabinet de l'analyste - la règle d'abstinence, le paiement des séances, la présence de l'analyste et de l'analysant corps présent, l'association libre -, on ne peut cependant pas dire que ça ne bouge pas, qu'il n'y ait pas de *mouvement ou de bruit soudain et radical*. Cela, au contraire, caractériserait plutôt l'analyste à l'acte.

.../...

Tranquille se définit encore par *peu remuant, qui est momentanément en repos*. Alors l'analyste doit aussi savoir se tenir tranquille, c'est la condition pour que son mouvement puisse faire mouche, tant sur le plan de la clinique que sur celui de la politique.

L'intranquillité du psychanalyste
Laisser quelqu'un tranquille c'est: s'abstenir ou cesser de l'inquiéter et de le tourmenter. L'analyse, le contrôle, le travail d'élaboration singulière que l'Ecole nous demande, ne nous laissent donc pas tranquilles.

Jacques Lacan n'a pas laissé les analystes tranquilles. Ni sa relecture de Freud, ni ce qu'il invente, ni son enseignement, ni ses écrits, ni son style, ne permettent d'en douter. D'ailleurs, de son Ecole, il écrit : « S'il s'agit d'une école, ce n'est pas une école ordinaire. Si vous n'en êtes pas responsable chacun devant vous-même, elle n'a aucune raison d'être. Et sa responsabilité essentielle est de faire avancer la psychanalyse, et non pas de constituer une maison de retraite pour les vétérans. » Etre vétéran, est là une position de sujet. Quand à la responsabilité à laquelle Lacan appelle les analystes, elle est à entendre au regard de l'inconscient et du réel.

Après que le cartel de la passe m'eut proposée comme membre, au Conseil, et que celui-ci ait entériné cette demande, le directeur de l'Ecole souhaita me rencontrer. Il me dit d'emblée: « Qu'avez-vous l'intention de faire ? », me fit part de ce qu'il attendait de moi, et m'invita à écrire pour *Le point du jour*. Ce fut une invitation appuyée. Je me sentis libre de ma décision, qui s'imposa. Je me suis demandée si je pouvais reprendre à mon compte une citation de Victor Hugo, extraite des *Misérables*, que l'on trouve dans Le Littré : « Quand je pense qu'hier j'étais si tranquille et si loin de me douter de rien !

Eh bien non ! L'intranquillité n'est simplement plus la même. Entre ce qu'elle fut et ce qu'elle est, je rencontrai la surprise.

La surprise ne surgit pas dans le fait de découvrir qu'à la fin du travail analytique on ne

va pas mieux, qu'il faille accepter que rien ne changera jamais, se résigner et « faire avec », comme certains s'efforcent de le faire croire, par une lecture tendancieuse des énoncés de Freud ou de Lacan. La surprise se loge dans l'écart entre ce qu'un sujet attend de la façon dont ça pourrait aller mieux, et ce qu'il découvre et obtient.

En ce qui me concerne ce que j'attendais de la psychanalyste était de l'ordre d'un idéal bouddhiste. C'est un abîme qui s'ouvre entre l'espoir de celle qui franchît la porte du cabinet d'un psychanalyste plus de 20 ans auparavant, espoir que l'analyse éteigne ce qui pour les hindous est *Maya*, ce qui touche aux sens, aux sentiments, aux émotions - ce qui aurait donné plus d'aisance à la jouissance délétère, plus d'ampleur au *Trieb* freudien - et ce qu'elle obtint, c'est-à-dire un remaniement de la jouissance, un réaménagement du tracé pulsionnel, une responsabilité nouvelle de son être.

La créativité joyeuse

Depuis toujours, la responsabilité fut pour moi liée à la vie même. Au cours de l'une de mes dernières séances d'analyse, je prononçai la petite phrase suivante : « La créativité, face joyeuse de la responsabilité », et je réalisai alors que la créativité m'avait - depuis que je devins joyeusement indisciplinée - permis de supporter la lourdeur de cet impératif. Je pouvais dorénavant la détacher de l'indiscipline et de la face contrainte de la responsabilité. A la séance qui suivit, j'énonçai ce que j'allais reconnaître comme étant mon syntôme : « La créativité joyeuse ».

Décidément cette Ecole me plaît. Oeuvrer pour la psychanalyse est un choix qui s'impose, il implique mon désir. Je vais y engager ma créativité joyeuse. Je ne suis pas prête d'être tranquille !

Jacques Lacan, leçon du 10 janvier 1968 du Séminaire « *L'acte psychanalytique* »

» Jacques Lacan, Séminaire « *L'acte psychanalytique* », op.cit.

« Une proposition pour la passe », *Ornicar ?* N° 37- avril juin 1986 *psychanalytique*).

« Si ce qu'il y a de plus moi même est dans l'extérieur, non pas tant parce que je l'ai projeté que parce qu'il a été de moi coupé, les voies que je prendrai pour sa récupération offrent une toute autre variété. »

Quelle est la nature de l'intranquilité qui se détache des témoignages d'AE récents entendus? Serait-elle le produit singulier d'une analyse? Le reste symptomatique de l'angoisse qui a accompagné celui qui est parti à la conquête de son inconscient? Dans son séminaire X, Lacan prend appui sur le rapport essentiel de l'angoisse au désir de l'Autre. L'angoisse apparaît lorsque quelque chose ne manque pas, lorsque quelque chose survient qui risquerait de combler le sujet. C'est ce qui fait le drame du sujet névrosé. Dans « Le mythe individuel du névrosé », Lacan aborde ce point crucial pour la psychanalyse : c'est avant tout de réussir qui est insupportable. La crainte que « ça ne manque plus » est ce qui conduit Goethe à fuir l'objet désiré. Ses craintes sont liées à la réalisation de son désir, non à son échec. L'angoisse surgit devant tout ce qui peut apparaître à la place du manque. Si l'analyste est supposé être celui qui a rencontré le point de manque dans l'Autre, il est donc supposé être allé au delà de l'angoisse que quelque chose ne manque pas; il est supposé savoir la fonction vivifiante, et productrice de désir, du manque comme tel. En cela, l'expérience analytique se distingue du point de vue scientifique, dont la visée « est toujours de considérer le manque comme comblable. » L'analyste est supposé savoir que derrière le voile de l'angoisse, se cache une certitude singulière qui pèse sur le désir. « Que l'angoisse n'est pas le signal d'un manque, mais de quelque chose qu'il faut concevoir, à un niveau redoublé, d'être le défaut d'appui que donne le manque. » L'analyste perce ce voile, il creuse une brèche. Ainsi, ce n'est pas le manque qui produit l'angoisse, ce n'est pas l'échec et ce n'est pas l'ignorance. L'angoisse apparaît d'abord devant la possibilité qu'un savoir émerge. Le passage à l'analyste est un passage vers l'au delà du complexe d'Oedipe. Passer de la position d'Oedipe : coupable d'avoir voulu savoir, à celle de l'analyste : responsable de vouloir savoir. Cette responsabilité n'est pas tranquille. Quel nom donner à cet indiscible, à cet irrémédiablement nouveau qui nécessite le franchissement de la barrière de l'angoisse? Structure de l'angoisse et structure du


fantasme sont intimement liés: « Aller au delà de l'angoisse, c'est aller au delà de son fantasme, aller au delà de l'attente de l'Autre. » Si l'angoisse a la structure précise du fantasme, c'est qu'elle surgit à chaque fois qu'à la fenêtre du fantasme apparaît l'objet qui risquerait de combler. Soudain, tout d'un coup, quelque chose est présent, et le sujet revit la scène infinie de son scénario imaginaire. Les Analystes de l'École sont allés jusqu'à ce bord, ce « vice de structure » qui rend possible le rapport à l'Autre comme altérité radicale; ils ont aperçu le point de manque dans l'Autre et dessiné plusieurs fois les contours de ce qui n'existe pas. C'est en quoi, certains moments d'analyse sont aussi des moments de deuil. A la fin de l'analyse, à la fois allégé de la crainte sans cesse répétée de rencontrer cet objet qui n'existe pas, à la fois endeuillé de ce rêve de complétude imaginaire, l'analyste prend appui sur le manque. En ayant découvert qu'un point d'insaisissable et d'indiscible existera toujours, l'analyste prend la mesure de sa docte ignorance et renonce au savoir absolu. C'est de cette certitude, arrachée derrière le voile d'angoisse que le psychanalyste agit pour « ne pas manquer au manque ». De l'angoisse à l'action, l'intranquilité du psychanalyste se rejoue à chaque séance. Il s'agit de bondir, « bondir à chaque fois que le manque se présente, pour arracher à l'angoisse sa certitude », « ne pas manquer au manque ». Car cette certitude est fantasmagorique, « il y a déjà connaissance dans le fantasme. ». Dans sa prison imaginaire, le névrosé rêve et craint de rencontrer ce qui n'existe pas. La présence de l'objet éclipse son désir, elle est fermeture de l'inconscient; sa disparition est donc corrélative de la possibilité de la mise en fonction de la cause. Au début du séminaire X, Lacan parle de l'angoisse de l'analyste, il s'interroge sur la nature de cette angoisse; est-elle la même que celle de l'analysant? Quel nom donner à ce qu'il en reste? L'intranquilité est elle le lieu du désir de l'analyste? L'analyste est supposé savoir que c'est, une fois franchie l'angoisse, que le désir se constitue. L'intranquilité de l'analyste serait alors le produit d'un désir vivant, un désir qui a nommé sa cause et qui connaît sa visée, elle se déduirait d'un nouveau rapport à l'objet, produit par la cure. Le cross-cap est, pour Lacan, « une voie pour aborder un type irréductible de manque », « un manque auquel le symbole ne supplé pas. »



**La maison de la
Chimie nous
accueille le 5 février
À partir de 8h30
Au 28bis, rue Saint
Dominique
Paris 7^{ème}
Librairie sur place**

question d'école

LACAN
et l'intranquillité
du psychanalyste

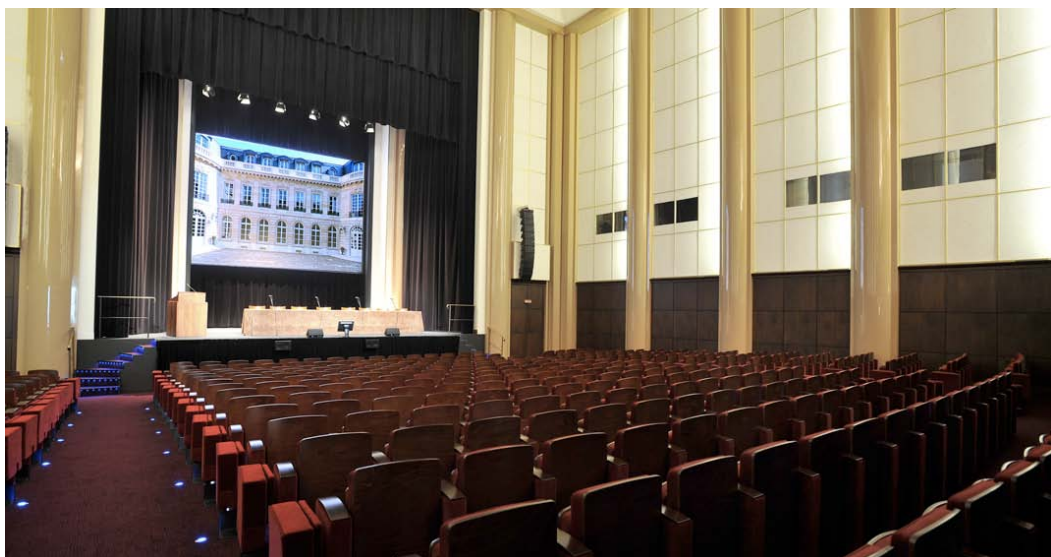


samedi 5 février 2011 | 9h30 | 18h

Maison de la Chimie | 28 rue Saint Dominique 75007 Paris

Inscriptions - www.causefreudienne.org

Ecole de la Cause freudienne



BULLETIN D'INSCRIPTION

www.causefreudienne.net

ECF-Inscriptions QUESTION D'ECOLE LACAN et l'intranquillité du psychanalyste

Samedi 5 février 2011 de 09h30 à 18h00
Maison de la Chimie
28 bis, rue Saint Dominique 75007 Paris

Nom :
Prénom :
Adresse :
Code postal :
Ville :
Pays :
Téléphone :
Fax :
Email :

Choix du tarif

Inscription : 35 €

Inscription Etudiant (*moins de 26 ans avec justificatif à présenter lors de l'accueil aux Journées*) :
20 €

Type de paiement

En ligne par carte sur le site de l'ECF (jusqu'à jeudi 3 février à minuit)

Il sera possible de s'inscrire sur place (sauf cartes bancaires)

Par chèque à l'ordre ECF- Journée du 5 février — 1, rue Huysmans 75006 Paris

AGENDA

- Journée d'étude de l'Institut de l'enfant – UPJL, « Peurs d'enfants », au Palais des congrès d'Issy les Moulineaux le 19 mars
- ENAPOL à Rio le 11 juin
- PIPOL V, Ière Journée de l'EuroFédération de psychanalyse, à Bruxelles, 2 et 3 juillet 2011

AGENDA AMP

- NLS Journées à Londres les 2 et 3 avril 2011
- SLP-Convegno à Catania les 11 et 12 juin 2011
- Journées ECF au Palais des Congrès de Paris, les 8 et 9 octobre 2011